
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 9 (1981)

DOI: 10.11588/fr.1981.0.50907

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

EUGÈNE SUSINI

VARNHAGEN VON ENSE ET SOUGEY-AVISARD

A Madame Elida Maria Szarota
avec mon admiration et ma reconnaissance

Lorsque parut en 1975 dans les publications de l'Institut Historique Allemand la correspondance De Sougey-Avisard,¹ je signalais dans l'introduction la présence dans la collection Varnhagen von Ense d'un fonds relatif au héros de ce livre. Cette collection célèbre entre toutes, conservée avant la dernière guerre à la Staatsbibliothek de Berlin, a disparu vers la fin des hostilités. Elle était considérée, par le grand public tout au moins, comme irrémédiablement perdue, anéantie peut-être, ne laissant en tout et pour tout comme seul vestige que l'impressionnant catalogue de Ludwig Stern dont les chercheurs, avides, tournaient les pages mélancoliquement.² Tout paraissait consommé et il fallait se faire une raison lorsque des bruits, tardivement, commencèrent à circuler, simples chuchotements, discrets, mystérieux. On murmurait que la collection n'était pas perdue; certains même croyaient savoir qu'elle se trouvait en Pologne. Il y eut des indiscretions, des «fuites» comme on dit dans le langage journalistique ou policier, qui loin de faciliter d'éventuelles négociations officielles ou privées paraissent les avoir plutôt compromises. Ce qu'il y a de plus clair c'est que la grande majorité des chercheurs ignorait à peu près tout du prestigieux ensemble de manuscrits. Il ne paraissait pas en tout cas, s'il existait quelque part, être accessible au public qui n'avait comme unique consolation que le répertoire de Ludwig Stern.

C'est en janvier 1980 que j'ai décidé, à la suite d'un article très documenté paru dans le second numéro de la «Neue Rundschau» de 1977, de me mettre en quête et de chercher l'emplacement du fameux trésor. Il me semblait que tel grand universitaire polonais pourrait m'être d'un grand secours. L'enquête à Varsovie ne paraît pas avoir été très facile – peu de gens étaient apparemment informés – mais j'ai fini par apprendre que je pouvais m'adresser à la Biblioteka Jagiellońska à Cracovie. On ne me promettait pas, bien sûr, la réussite. La collection était-elle au complet? Les documents étaient-ils classés? La direction était-elle en mesure de communiquer des photocopies? J'ai risqué une démarche sans trop me bercer d'illusions, or à ma grande surprise m'est parvenue de la dite bibliothèque une lettre on ne peut plus courtoise m'annonçant non seulement l'envoi d'un microfilm relatif à Sougey-Avisard, mais encore, à la suite d'une nouvelle demande, d'un second microfilm avec tout le dossier Louis-Claude de Saint Martin.³

¹ Eugène SUSINI, *En marge du romantisme. Portrait et correspondance de Sougey-Avisard (1816–1889)* Munich (Wilhelm Fink Verlag) 1975. Je dirai par la suite, pour renvoyer à cet ouvrage, simplement: *Biographie* (ou *Biogr.*).

² Ludwig STERN, *Die Varnhagen von Ensesche Sammlung in der königlichen Bibliothek zu Berlin*, 1911, 923 pages.

³ Je renouvelle ici mes remerciements au directeur de la bibliothèque de l'université de Cracovie, le professeur Grzeszczuk, à qui j'ai déjà exprimé toute ma gratitude à propos de l'étude publiée dans

Les documents qui m'avaient manqué à l'époque où je publiais «En marge du romantisme» et dont je déplorais la disparition, les voilà retrouvés aujourd'hui. Ils ne modifient pas sensiblement l'image que l'on pouvait se faire de Sougey. Ils confirment d'une manière encore plus nette l'estime que Varnhagen avait pour ce personnage. L'auteur des «Denkwürdigkeiten» et des «Tagebücher» est connu pour son esprit critique. Ses jugements peuvent être passionnés, dépourvus d'aménité, empreints même d'intolérance et de partialité, sa perspicacité est rarement prise en défaut et son admiration rarement gratuite. Or il a accueilli Sougey, qui comptait alors à peine vingt-huit ans, s'est intéressé à lui, a conservé sa correspondance avec un soin extrême; il a fort bien jugé de ses défauts mais reconnu aussi ses capacités. Il l'a chaudement recommandé à l'attention de Heine et déploré son manque d'énergie, son manque de volonté, regretté qu'il ne fasse pas œuvre d'écrivain et de le voir gâcher par un incurable laisser-aller, d'éminentes qualités d'esprit. Et si la correspondance entre le jeune Dauphinois et le célèbre écrivain ne s'est pas poursuivie au-delà de 1849, ce n'est pas, nous le verrons, uniquement la faute de ce dernier. Sougey après avoir quitté définitivement l'Allemagne en 1846 n'a écrit que trois lettres à Varnhagen – toutes les trois en 1849 –, mais il n'a pas correspondu non plus avec d'autres qu'il avait tant admirés autrefois (Gotthilf Heinrich Schubert, Franz Molitor) par incurie, négligence, paresse, découragement, peut-être aussi parce que par l'âge il se sentait trop loin de ces illustres penseurs: 31 ans le séparaient de Varnhagen né en 1785, 36 ans de Schubert né en 1780, et 37 ans de Molitor né en 1779. Le seul avec qui il aurait pu rester en relations est August von Schaden, né en 1814, donc contemporain de Sougey, né en 1816.⁴ Schaden a été son meilleur ami, encore plus qu'Edgar Quinet. La seule lettre que nous ayons de lui, du 30 décembre 1851, est la réponse à celle de Sougey du 23, mais le jeune philosophe mourut sept mois plus tard, le 13 juillet 1852, dans sa trente-deuxième année. La correspondance se serait-elle poursuivie? On ne peut que le supposer, car Sougey ne s'est jamais consolé de cette perte et il est resté en rapport avec la veuve pratiquement jusqu'à la mort de celle-ci, en souvenir du défunt qui l'avait littéralement fasciné.

Entre 1838 et 1842 Sougey avait passé la majeure partie de son temps en Bavière. La mère se lamentait. Résigné il quitte Munich pour Tullins le 1er mars 1842, mais il commence par se rendre à Francfort où il séjourne deux mois, attiré par la présence de Franz Molitor auprès de qui il avait été introduit probablement par Schubert. Une seule et unique lettre du philosophe de Francfort nous est parvenue, datée du 12 août 1842, adressée à Tullins, dans laquelle Sougey est appelé «geliebter Freund». Il s'agit d'une réponse, très cordiale, à ce jeune ami qui s'est adressé à lui au moins une autre fois.

Stern signale en effet dans son catalogue sous la rubrique Molitor une lettre à Sougey-Avisard, mais l'indication n'est pas tout à fait exacte. Il ne s'agit pas d'une

l'Hommage à Maurice de Gandillac, «Varnhagen von Ense et Louis-Claude de Saint-Martin», avec deux lettres inédites de Cartier à Köhne et de Saint-Martin à Tournyer qui proviennent de la collection Varnhagen.

⁴ Par un hasard fâcheux, difficilement explicable, la page du titre de la Biographie porte comme date de naissance de Sougey 1818. C'est 1816 qu'il faut lire. Voir d'ailleurs l'acte de naissance de Sougey (Biogr., p. 13, note).

lettre, mais d'un curieux document dans lequel Molitor se porte garant des connaissances philosophiques de Sougey, pièce on ne peut plus officielle dont la signature est doublement légalisée. Le bureau de police atteste avec tampon de la ville de Francfort la signature de Molitor, tandis qu'un fonctionnaire de la légation de France (l'intéressé voulait visiblement utiliser cette référence dans son pays) authentifie à son tour avec le cachet de la légation la signature de l'officier de police. L'attestation a été établie à Francfort le 12 décembre, c'est-à-dire après le séjour de Sougey dans cette ville et sûrement à sa demande pour pouvoir témoigner à défaut des diplômes qui lui manquaient, de ses connaissances en matière de philosophie, alors qu'il espérait pouvoir enseigner cette discipline à Paris. Il écrit à ses parents le 5 juillet 1843: »J'ai en outre d'excellents certificats d'Allemagne, émanés des premiers écrivains de ce pays qui viendront à mon appui.« Il pense sûrement à celui de Molitor et peut-être aussi à la lettre de recommandation que lui avait remise Schubert à l'intention de la duchesse d'Orléans.

Mais Sougey quitte Paris pour Berlin à la Toussaint 1844. Il avait dû garder par devers lui le certificat de Molitor dont il n'avait tiré aucun bénéfice. Devenu inutile et n'espérant plus trouver en France une situation qu'il n'ambitionnait d'ailleurs pas, il en fait généreusement don à Varnhagen, toujours à l'affût d'autographes, auprès de qui ces lignes servaient au surplus en quelque sorte de caution. Molitor est aussi élogieux que dans sa lettre du 12 août 1842:

Dass Herr Sougai Avisard bei seinem Aufenthalt in Deutschland, und seinem persönlichen Umgang mit Gelehrten, sich nicht blos die Kenntniss der deutschen Sprache und Litteratur erworben, sondern auch auf eine seltne Weise in den Geist der deutschen Philosophie und Wissenschaft eingedrungen ist, solches bezeuge ich mit inigstem Vergnügen.

Frankfurt a. M.
den 12t Dez 1842.

Professor Doktor Molitor
Ritter des Danneberg Ordens

[Cachet du
commisariat
de police
de la ville
libre de
Francfort]

Die Aechtheit vorstehender Unterschrift des Herrn Professors
Doc's Molitor, Ritters des Danneberg-Ordens wird auf Verlangen
beurkundet.

Frankfurt den 12t Dezember 1842

D' Deer
Pol. Act.

[Cachet de
la légation
de France]

Vu pour légalisation de la signature de M. le Dr. Deer, actuaire de la
police de la ville libre de Francfort.

Francfort de 15 Xbre 1842. Par autorisation
l'attaché à la légation
Alexis de Gabriol

Sougey-Avisard présentait aux yeux de Varnhagen, outre ses incontestables qualités personnelles, le grand avantage d'être – ou d'avoir été – en rapport avec des hommes illustres, tels Sainte-Beuve et Quinet, qui avaient reconnu ses mérites et avaient correspondu avec lui. En Varnhagen, l'ami se doublait d'un collectionneur qui a dû ne

pas faire mystère de l'intérêt qu'il avait pour un autographe de ces deux auteurs français, comme il avait réussi à peu près à la même date (1843) par d'habiles démarches à Amboise, à obtenir une lettre de Saint-Martin. Avec moins d'efforts il est parvenu à faire figurer dans sa collection une lettre de l'auteur de «Port-Royal» et une du poète d'«Ahasvérus» et de «Prométhée».

Sougey a conservé dans ses archives trois lettres reçues de Sainte-Beuve, deux de 1837 et 1838 – les plus intéressantes –, la troisième, du lundi 23 mai 1842, simple billet pour donner rendez-vous à l'étudiant rentré d'Allemagne et de passage à Paris (Biogr. p. 273–279). L'entrevue eut lieu effectivement le mardi 24, mais un bref récit que Sougey fait dans son journal marque une certaine déception (Biogr. p. 698). Il avait dû néanmoins souhaiter un nouvel entretien, et après un rendez-vous manqué renouveler sa demande par écrit, d'où la quatrième lettre de Sainte-Beuve à Sougey que celui-ci a donnée à Varnhagen. Elle n'est pas datée, mais à cause de l'allusion à Senancour, elle se place très probablement après la visite de Sougey à l'auteur d'Obermann, le 2 juin 1842 (Biogr. p. 281), donc au début du mois de juin de la même année. Sainte Beuve écrit :

Ce vendredi

Cher Monsieur,

Vous m'aviez dit que vous reviendriez un lendemain qui était précisément mon jour de bibliothèque. Aussi ne vous ai-je pas écrit; je ne savais pas d'ailleurs votre adresse. Voilà mes excuses, mais dimanche, si vous le voulez, à 3 heures, nous pourrions causer et du bon M. de Sénancour ou de vous. – Mille amitiés bien sincères

Ste Beuve

On connaissait d'autre part jusqu'ici six lettres de Quinet à Sougey-Avisard, écrites entre le 7 janvier 1839 et le 14 janvier 1873. Celle dont il avait fait don à Varnhagen est la septième. Il n'en existait probablement pas d'autres: l'intime ami de Quinet était d'une sensibilité qui n'avait d'égale que son indolence. Trente-quatre années séparent la première lettre de Quinet de sa dernière, et cela par la faute du solitaire de Tullins qui écrit à son cher Edgar en 1848, puis neuf ans plus tard le 21 février 1857, et de nouveau après un silence qui va du 21 février 1857 à janvier 1872 (date probable) et au 12 janvier 1873, soit après quinze années d'interruption. On ne sait ce qui étonne le plus de cette négligence ou de cette fidélité. Mais la mort de son ami, le 27 mars 1873, qu'il apprend brutalement en ouvrant un journal, lui arrache des paroles qui traduisent une profonde affliction. Il parle d'une perte pour lui «irréparable» et de relations «interrompues par la déviation de [son] existence et de l'immobilité de [sa] misère». (Biogr. p. 319, note 92). Il a le culte du souvenir, le culte des morts. De là ses nombreuses lettres à Mme Quinet (qu'il n'a jamais rencontrée) et sa très longue correspondance avec Caroline von Schaden, la veuve de son ami.

La lettre du 16 juillet 1843 de la collection Varnhagen ne dit rien que l'on ne sache déjà par ailleurs. Sougey rentré d'Allemagne, désespéré, sans qualification qui lui assure un emploi, finit par accepter un poste de professeur à Reims. Enseigner la langue allemande sans la moindre formation pédagogique, sans un minimum d'expérience dans une ville de province où il n'avait aucune relation, était pour un homme aussi indépendant que Sougey, aussi peu doué pour la vie pratique, une solution vouée d'avance à l'échec.

Quinet sollicité sans doute par son ami qui souhaiterait enseigner la philosophie à

Paris, lui mande le 15 juillet 1843 qu'il va se mettre en rapport avec Dubois,⁵ et il confirme le 16 qu'il a fait la démarche auprès de ce haut fonctionnaire (c'est le document du dossier Varnhagen). Dans un projet de lettre de Sougey du 18 juillet nous trouvons cet appel déchirant de Sougey à son cher Edgar: «Vous me soulagerez infiniment si vous me tirez de cette odieuse ville où je suis enfoui comme on le serait dans un puits.» Mais le 27 juillet, dans une troisième lettre en l'espace de 12 jours, Quinet communique la réponse de Dubois qui n'est pas «décisive». (Cf. Biogr., p. 302-304). La lettre ci-dessous n'a d'autre dessein que de donner quelque conseil:

Mon cher ami, je viens d'écrire le mieux que j'ai pu à M^r Dubois. Adressez-lui de votre côté une demande très simple, très bureaucratique, avec un mot où vous diriez, p.ex., que vous êtes heureux de mettre votre destinée entre ses mains, (ou à peu près). Je le verrai, s'il le faut. Tenez-moi au courant de ce que vous ferez. – Adieu. Courage! Votre

Ed. Quinet
le 16 juillet⁶

Monsieur Sougey Avisard
place du Parvis 14
à Reims

Sougey a dû quitter Reims au mois d'août 1844 après avoir demandé sa mise en congé ou envoyé sa démission. Une vague perspective de trouver grâce à Quinet une petite fonction dans une revue n'aboutit pas, mais la décision de partir pour l'Allemagne était en fait déjà prise. Sa mère finit par obtenir du mari qu'il lui verse une pension pour la durée d'une année. Lui évite de reprendre contact avec son père et ne se rend pas à Tullins mais se met en route pour Berlin d'où il ne donne de ses nouvelles que le 22 janvier 1845. Le séjour en Allemagne prévu pour une année devait durer environ deux ans, jusqu'en novembre 1846.

Ses premiers pas à Berlin le conduisirent chez Bettina von Arnim et c'est elle qui l'introduit auprès de Varnhagen à qui il rend visite le 3 février 1845 (Biogr., p. 9). Nous apprenons par la lettre à sa mère du 6 juin 1845 (malheureusement en très mauvais état de conservation et lisible en partie seulement) que la grande préoccupation du jeune voyageur était de trouver une épouse, ou plus exactement une héritière richement dotée, qui le mettrait à l'abri du besoin et le libérerait de la contrainte paternelle. Il a, dit-il, en vue trois Berlinoises. Les trois partis se réduisent à un seul dans la lettre à la mère du 22 octobre 1845 où il est longuement question de cette alléchante perspective. Il déclare avoir eu dans ses démarches le concours d'«une dame de la plus haute société» à laquelle il a écrit dès son arrivée à Berlin «pour lui exprimer mon admiration pour son esprit et ses productions». On savait déjà par la note de Varnhagen que sa «dame protectrice» n'était autre que Bettina qui l'avait reçu chez elle «chaque fois qu'elle avait pu». Ce qu'il écrit par deux fois à la mère n'est pas comme on pourrait le croire propos sans fondement. Bettina a favorisé les entreprises matrimoniales du jeune Sougey comme en témoigne la lettre suivante qu'il lui adresse le 7 septembre 1845:

⁵ Paul François Dubois (1793-1824) était inspecteur général de l'enseignement. Cf. Biogr., p. 302, note.

⁶ L'adresse est au verso et des deux tampons de la poste l'un permet de lire PAR . . . JU . . . 43, c'est le plus important parce qu'il indique l'année, 1843; l'autre indique le jour d'arrivée: REIMS . . . 8 JUI . . . c'est-à-dire 18.

Madame,

Etant retourné chez vous pour vous remercier de votre aimable vivacité à vous enquérir de moi, on est venu me dire que vous gardiez le lit: je me borne à imaginer que vous avez un refroidissement. Quoi qu'il en soit, je suis doublement inquiet de vous savoir indisposée, et de rester dans l'ignorance sur ce qui pourrait me concerner. Entre toutes les personnes qui, tant à Paris qu'en Allemagne, ont daigné me distinguer, vous êtes la seule qui soyez entrée dans ma vie privée; il m'a paru, même, que vous condescendriez à l'embellir. Vous conviendrez que je ne saurois être trop sensible à tant de bonté et trop fier aussi d'avoir obtenu votre considération, bien qu'à vos yeux je sois tombé de la lune, sans apostilles ou lettre de crédit.

Je suppose, maintenant, que vous m'attribuez quelque esprit, malgré mon air simple, et qu'avant tout vous croyez à la droiture de mon caractère. Voyez un peu où ça me mène de rencontrer des gens doués d'intuition. Vous m'avez dit que telle personne me convenoit, que je lui avois fait impression, qu'il me seroit possible d'obtenir sa main, et ma première surprise passée je vous ai fermement cru. Vous m'avez fait surmonter la répugnance que j'éprouvais à tenter ce que tant d'autres ont vainement essayé, et braver le mépris de ceux qui me supposeront de la cupidité.

Que s'est-il passé pourtant? Je le sais à peine, nos entretiens en présence de la mère se réduisant à rien, une seule fois nous fûmes seuls, notre conversation devint intéressante, intime presque, je pus juger combien elle est sensible sous sa réserve, spirituelle malgré son extrême circonspection et modeste à donner du cœur au plus timide. J'ai assez réfléchi pour me connaître dans ce que j'ai d'infime, d'insuffisant, je vois aussi mon élévation, et tout inégal que je suis je pense que je lui conviendrais parce que je suis foncièrement doux et positif. Ne pouvant lui parler à mon gré, je lui ai fait lire les ouvrages de Sénancour avec lequel je me trouve de profondes ressemblances, et j'ai lu de mon côté les romans de Jean-Paul qui lui plaisent le plus et dont elle avoit souligné les passages préférés. C'étaient des aperçus ingénieux sur les arts, des remarques attristantes sur les hommes et la vie, de nobles aspirations vers l'idéal en maintes choses. Je me fais d'elle une haute idée, j'ai pour elle une affection naissante, son caractère m'inspire une entière confiance, tout ce qui me manque, c'est l'occasion de lui parler librement, de me montrer à elle comme je suis et de faire naître en elle, à mon tour, l'affection dont je me crois digne.

Vous, Madame, qui avez eu l'insigne obligeance de l'éclairer sur ma position, alors que j'ignorois tout et ne pouvois rien oser, ayez la constance de m'aider encore, de m'enseigner ce que j'ignore et de m'informer de ce que je peux faire. Je vous sais si bonne et l'on vous connaît si inventive, que je me tiens pour sûr d'atteindre les limites du possible, pourvu qu'il vous plaise de me protéger comme par le passé.

Je prends la liberté de me recommander à votre souvenir, et vous prie instamment de me donner de vos nouvelles.

Berlin 7 septembre 1845

Sougey Avisard

Charité Strasse n° 5

On peut se demander pourquoi cette lettre figure dans la collection Varnhagen. Ce n'est sûrement pas par indifférence ou désaffection de celle qui l'avait reçue, mais à cause de l'intérêt que nous connaissons au collectionneur pour tout ce qui concerne Sougey-Avisard dont il a minutieusement conservé tous les écrits. Il était naturellement informé de l'affaire en cours, il nous donne même le nom de l'héritière courtisée, mais d'après ce qu'il note, le rôle de la marieuse paraît quelque peu ambigu:

Hr Sougey-Avisard lebte längere Zeit in Berlin, nachdem er früher in München Philosophie studirt und vortrefflich deutsch gelernt hatte. Mit seinem Vater wegen der Studien gespannt, hatte er nur spärliche Geldmittel, jedoch als einziger Sohn ein stattliches Vermögen zu erwarten. Hier, wie er ging und stend, galt er für einen armen Teufel, und es schien der Gipfel

der Kühnheit, dass er sich um die reiche Erbtöchter Frln von Gräfe⁷ bewarb. Allein Bettina von Arnim hatte ihn dazu nachdrücklich angereizt und ermuthigt. An den Erfolg war ihr gar nichts gelegen, desto mehr daran, dass die Bewerbung geschah.

Ce texte qui n'est pas daté se place naturellement après l'échec des tentatives matrimoniales de Sougey qui ont certainement duré plusieurs mois. Elles avaient déjà commencé lorsqu'il en fait mention pour la première fois le 6 juin 1845, et il faudra attendre le 17 mars 1846 pour apprendre que l'amoureux a déclaré ses sentiments à la jeune personne. Il compte lui écrire et il saura alors »à quoi s'en tenir«. Jusqu'à quelle date a-t-il languï? Il annonce seulement le 15 août 1846 qu'»une ancienne passion malheureuse mais éteinte« a été l'obstacle à sa réussite auprès de la Berlinoise. Adieu donc et demoiselle . . . et dot! Mais Varnhagen fait entendre un autre son de cloche et malgré sa sympathie pour Sougey, il le caractérise avec sa franchise et son acuité coutumières en peu de mots:

Sougey-Avisard. Ein Franzose aus der Franche-Comté, der vollkommen deutsch wusste, unsre Philosophen verstand, und insbesondere Baader'n anhing.

Ein Grübler und Träumer, eine Art Harscher,⁸ zum Untersuchen stets aufgelegt, zum Handeln nie! Bei philosophischer Überschwänglichkeit derb sinnlich!

Un autre portrait esquissé à coup de griffes est admirable de précision et de relief:

Sougey-Avisard. Ein merkwürdiger Charakter! Die grösste Ähnlichkeit mit Nikolaus Harscher. Voll Tiefsinn, immer in geistiger Tätigkeit, Gedanken verarbeitend, äusserlich unfruchtbar, müssig. Ohne Willenskraft, unentschlossen, immer grübelnd, über sich selber nachdenkend, krank.

Drückende Familienverhältnisse, nicht mittellos, aber nicht frei, kein Verständniss, falsche Ansprüche.

Ehrgeizig, eitel, mit keinem Anfang zufrieden, daher gleich wieder unthätig. Innere Verlegenheit. Durch äusserliche Dreistigkeit schlecht veredelt.

Edel, gutmüthig, liebebedürftig, – von den Meisten falsch beurtheilt, und sehr durch seine Schuld!⁹

La principale raison alléguée par Sougey de se rendre en Allemagne était un projet de traduction destinée à le faire connaître. On ne sait à quelle date il fit part de ce travail à sa famille, car la première qui en parle est la mère qui y fait allusion à différents reprises.¹⁰ Lui est plus discret. Si son mariage n'aboutit pas, écrit-il le 22 octobre 1845, après douze mois de séjour à Berlin, il partira à Pâques pour Wurzburg »où professe

⁷ Il s'agit d'une fille du célèbre chirurgien Karl Ferdinand von Gräfe (1787–1840), anobli en 1826 par le tsar Nicolas Ier. Il avait trois fils et deux filles: Ottilie, qui a épousé Hermann von Thiele, et Wanda qui a épousé Sigismund von Dallwitz.

⁸ Sur ce personnage avec lequel Sougey est souvent comparé, cf. Biogr., p. 721–722. Varnhagen l'a immortalisé en lui consacrant un chapitre de ses »Denkwürdigkeiten«. D'ordinaire si précis, il se trompe de région. Sougey était Dauphinois.

⁹ A une date ultérieure Varnhagen note encore: »Sougey-Avisard. Mehrmals erwähnt in Franz von Baader's Lebensbeschreibung von Franz Hoffmann. Baader's Werke. Bd. XV.

In meinen Tageblättern von der Sommerreise 1856 wird seines Briefwechsels mit der verwittweten Frau von Schaden geb. Thiersch in München gedacht«.

¹⁰ Voir dans Biogr. les lettres du 11 octobre 1844 (p. 172); 10 avril 1845 (p. 179); 18 novembre 1845 (p. 188); 15 avril 1846 (p. 192); 26 août 1846 (p. 196). Les pages 178 et 179 ont été interverties. La page 179 devrait en réalité porter le numéro 178.

l'exécuteur testamentaire de l'auteur que je traduis». Il s'agit de Franz Hoffmann et l'auteur en question, on s'en doutait, était Baader. Cinq mois plus tard, le 17 mars 1846, il parle d'une nouvelle méthode qu'il met au point pour l'enseignement de l'allemand sur laquelle il met son espoir, »parce que, dit-il, je sais bien que je ne puis compter sur la vente de mes traductions«. C'est déjà presque un aveu d'insuccès, mais il écrit de Munich, le 15 août 1846, en rendant compte des travaux qu'il entreprend: »Je profiterai aussi de mon séjour ici pour traduire les fragments épars dans des revues du cher philosophe de ma jeunesse.«

La pauvre mère qui après tant d'espairs déçus, n'avait sans doute pas pris au sérieux cette affaire de traduction, avait feint d'y croire pour convaincre son mari d'accorder quelques moyens à son fils et de lui accorder ainsi une ultime chance. Elle n'a pas dû être surprise de voir son Auguste revenir les mains vides, car il ne se trouve pas dans ses papiers la moindre trace d'une traduction d'œuvres de Baader. S'était-il servi d'un simple prétexte pour gagner Berlin? Le voyage à Wurzburg dont il fait mention n'eut pas lieu, mais il avait pris contact avec Franz Hoffmann, et Ludwig Stern signalait dans la collection Varnhagen la présence d'une lettre adressée au professeur de Wurzburg mais on ne pouvait que se perdre en conjectures sur le contenu. Notre curiosité est satisfaite et voici la lettre tant espérée:¹¹

Monsieur

Il y a quatre ou cinq ans que j'eus l'honneur de vous voir à Wurzburg, et de vous raconter mes relations avec Baader, dont les écrits faisoient événement dans mon esprit. Comme je n'ai rien perdu de mon admiration et de ma reconnaissance pour ce personnage, et que je me suis de plus en plus familiarisé avec ses pensées, l'idée de le traduire m'est enfin venue. C'est à cette fin que je vous prie de m'apprendre si les nombreux manuscrits auxquels il renvoie son lecteur, existent effectivement, et si vous seriez disposé en ce cas à m'en fournir copie, afin que la traduction française des imprimés ne laisse subsister des lacunes aussi fâcheuses que celles par exemple

- 1) du second article sur le temps dans la *Beilage der Ges. Schriften*,
- 2) Le premier cahier de la dogmatique qui semble avoir été retouché et enrichi d'un traité sur le langage,
- 3) D'une philosophie de la nature et d'une philosophie de la société dont il est fait mention en plusieurs endroits, entr'autres dans une annotation du 1er Heft de la dogmatique et à la fin de la préface de la brochure intitulée *Leçons sur la philosophie religieuse*.
- 4) Son érotique ainsi que je l'ai vu et que Maître Conscia me l'a assuré est considérablement augmentée.

¹¹ A la première page du manuscrit Varnhagen (probablement) a écrit en face de la 3ème ligne, plus lisiblement que ne l'avait fait Sougey »Baader«. Il eut été plus utile de rétablir à la fin du premier alinéa l'orthographe du nom d'un personnage, bien connu de Hoffmann mais peut-être pas de Varnhagen. Sougey écrit »Conscia« où il est difficile de reconnaître Kontzias, cité par Hoffmann, *BAADER S. W.*, XV. 129. Nikolaos Kotzias (sic! dans les répertoires grecs) était un Grec qui séjourna longtemps en Allemagne avant de devenir en 1846 professeur à l'université d'Athènes (d'où le titre de Maître que lui donne Sougey). Il est en particulier l'auteur d'une histoire de la philosophie en 6 volumes (1876-1878). Un chapitre du vol. 5 est consacré à Baader qu'il avait fréquenté à Munich. – Hoffmann a écrit à la 3ème page au-dessous de la signature, d'une manière très lisible »(Mons. Sougey-Avisard)«. Varnhagen a en outre pourvu ce document d'indications visiblement destinées à la postérité. Un lecteur qui connaît Baader identifie sans peine le destinataire; à l'intention de celui qui l'ignore il note au haut de la 1ère page, après avoir repris la date »Erlangen 15 Juni 1846«, »Sougey Avisard an Franz Hoffmann«, et au bas de la page de nouveau »Fr. Hoffmann«. Ces données ne lui paraissant pas encore suffisantes sous cette forme, il les a toutes recopiées à part sur un billet »Sougey-Avisard an Franz Hoffmann. Erlangen, 10 Juin 1846«, et encore sur une autre ligne: »Franz Hoffmann«.

5) Mr. Varnhagen d'Ense que j'ai beaucoup connu à Berlin et qui vous fait tous ses compliments, m'a dit que vous lui aviez écrit qu'il existait une logique entière en manuscrit.

Je vous serais très obligé, Monsieur le professeur, de m'édifier dans un bref délai sur tous ces points qui me tiennent dans l'inquiétude et je vous prie en attendant d'accepter tous mes remerciements.¹²

Erlangen ce 15 juin 1846

Sougey Avisard

On n'aura pas à se demander cette fois comment la lettre a passé dans la célèbre collection. Sougey qui avait quitté Berlin fin mai – début juin 1846, n'écrit à Varnhagen que trois ans plus tard le 18 mai 1849. Celui-ci répond le 2 juin en signalant en post-scriptum que la lettre adressée d'Erlangen à Hoffmann lui avait été envoyée pour ses autographes.

Nous avons ici la preuve que Sougey avait effectivement envisagé d'entreprendre une traduction d'œuvres de Baader. Mais, parti pour Berlin au début de novembre 1845, il en est encore en juin 1846 à poser des questions qui montrent on ne peut plus clairement que le projet n'avait même pas eu un commencement d'exécution.

Il parle d'une visite qu'il aurait faite au philosophe de Wurzburg quatre ou cinq ans plus tôt, c'est-à-dire en 1841 ou 42. S'il ne se souvient plus lui-même de la date exacte, comment suppléer à sa mémoire défaillante? Disons seulement qu'ayant quitté Munich au début de 1842 (il y est encore le 12 janvier), il écrit de Francfort le 15 mars, de sorte qu'une visite à Wurzburg pourrait se placer entre ces deux dates.

On aimerait tant savoir quelle fut la réponse du laborieux Hoffmann! Elle n'a pu être qu'évasive. Tout à la préparation de la grande édition des œuvres de Baader, qui commença à paraître quatre ans plus tard en 1850, la démarche de ce jeune Français devait lui paraître inopportune, à tout le moins prématurée. Sougey avait déjà à l'époque une connaissance profonde du philosophe qu'il avait fréquenté à Munich, mais l'on se demande ce qu'il entend exactement quand il écrit que «l'idée de le traduire lui est enfin venue». Aurait-il envisagé une traduction intégrale de l'œuvre? A lire le détail de ses demandes on pourrait le penser, car il souhaiterait avoir communication d'éventuels compléments pour un nombre considérable d'œuvres, afin, dit-il, d'éviter «des lacunes fâcheuses». Il est exact que certains traités ont été complétés dans la grande édition d'après les notes de l'auteur, les «*Fermenta Cognitionis*» par exemple, mais il y avait déjà, avec une soixantaine de publications parues en librairie, sans parler des articles de revues, de quoi satisfaire l'ardeur du traducteur le plus zélé. On a l'impression qu'il veut commencer par ce qui devrait être tout au plus la fin. Il abusait les autres mais s'abusait surtout lui-même et donnait à l'œuvre imaginée des dimensions d'autant plus démesurées qu'il se savait, au fond, incapable de passer du rêve à la réalité.

Sougey quitte le territoire allemand au mois d'octobre 1846: il ne reverra plus le cher pays de sa jeunesse. J'ai évoqué dans la biographie ce que furent les premières années

¹² On ne sait d'ailleurs pas à quel texte il fait allusion quand il parle de l'«*érotique*» de Baader dont il dit que le texte aurait été complété. Il existe un traité intitulé «*Vierzig Sätze aus einer religiösen Erotik*» de 1831 dont la grande édition a reproduit le texte original inchangé. (S. W., IV. 179–200). Un autre texte de 1828 paru dans la revue *Eos* sous le titre «*Sätze aus der erotischen Philosophie*» (IV. 163–178) comporte une adjonction d'un peu plus d'une page, alinéa p. 177–178.

de sa vie à Tullins et la maladie qui faillit l'emporter en 1848. Il ne reprend contact avec l'Allemagne, en la circonstance avec Varnhagen, qu'en 1849.

Les lettres échangées entre l'un et l'autre ont été publiées dans la biographie, celles de Varnhagen d'après les originaux, et celles de Sougey d'après la copie portée sur le cahier E de ses archives. Nous avons donc deux textes de ces lettres, celui du double, qui a été publié, et celui de la collection Varnhagen rédigé avec tout le soin que l'on porte à un document officiel, sur papier grand format.

Pour ce qui est de la première lettre du 18 mai 1849, la comparaison entre les deux versions ne présente que les différences minimales. Il faudrait simplement ajouter dans la formule de congé, après »Votre dévoué«, le mot »serviteur«, la signature naturellement (A. Sougey-Avisard), un post-scriptum: »Voyez-vous quelquefois Meur Fournel«, et comme complément à la signature la provenance et la date: »Tullins, Département de l'Isère, ce 18 mai 1849.«¹³

La lettre du 27 juin 1849 (le cahier dit 29) est une réponse à celle de Varnhagen du 2. On peut ajouter au début l'appellation »Monsieur« qui manque dans le cahier, mais il importe surtout de reproduire d'après l'original toute la fin, résumée dans le cahier en quelques lignes reprises ici entre crochets:

Henri Heine n'était pas à Paris quand j'y passai, le verrai-je plus tard? [Ayez l'obligeance de présenter mes affectueux respects à Melle Solmar] à celles de ses habituées qui pourraient se rappeler de moi, [à Mme Bettina, si intentionnée pour moi, à Fournel auquel j'écrirais, si j'avais son adresse]. Je vous engage beaucoup à lire les Vorlesungen über das academische Studium de Schaden. Pourriez-vous me dire s'il y auroit moyen de se procurer l'introduction au [Kawi Sprache] de Wilh. Humboldt, et son chapitre sur la différence des sexes. Le [Biblisches emblematisches Wörterbuch] d'Oetinger, et un traité [sur l'éducation des vers à soie] traduit tout récemment du [japonais] en allemand. Qu'est devenu Schelling?

J'attends avec empressement de vos nouvelles, et me recommande humblement à vous
A Tullins, Isère, ce 27 juin 1849 Sougey Avisard¹⁴

¹³ A la p. 377, 1.5 avant la fin, le texte, d'après le cahier E, dit »produiront un effet« et l'original »produiront incessamment un effet«.

¹⁴ Dans le passage final, le mot »Geschlechtsunterschied« qui suit »Kawi Sprache«, manque dans l'original. Le cahier dit d'autre part plus simplement: »Le traité japonais sur l'éducation des vers à soie.«

Il convient de signaler quelques corrections ou variantes. P. 383, 1.3-4, il faut lire non pas »je vous le transmets« mais »je vous les transmets«. Le s escamoté dans le cahier est très net dans l'original. Le sens appelle du reste le pluriel, les se rapportant incontestablement à »considérations«.

P. 383, 1.17, Sougey écrit dans le cahier »sur mon sujet« et dans l'original »sur ma personne«, qui lui a paru plus clair.

P. 383, 1.10 avant la fin »en dépit de la res augusta domi« ne figure pas dans l'original. La citation de Shakespeare au bas de la page est introduite dans le texte.

P. 384, 1.4, le cahier dit »dans l'ordre naturel« et l'original »dans l'ordre passager«.

P. 384, 1.6, le mot qui suit »cette fièvre qui«, retouché, surchargé, pouvait se lire dans le cahier »fit état«, les dernières lettres ét a t étant très nettes. Sougey écrit plus lisiblement dans l'original »qui éclat« (sic! en laissant subsister le t final primitif).

P. 384, 1.17: »au milieu d'une crise« (cahier E), »pendant une crise« (original); 1.21 »il me fallait procéder« (cahier E), »je dus procéder« (original).

P. 385, 1.7-8, dans la phrase »d'une fortune trop soudaine pour ne pas être immuable«, le dernier mot est une faute de lecture. Le sens appellerait du reste l'absence de négation, mais c'est criminelle qu'il fallait lire. L'original, écrit plus lisiblement, s'exprime d'une manière légèrement différente: »d'un bien-être trop soudain pour ne pas être criminel«.

P. 385 la note 121 est sans objet. Les deux textes portent bien »assisté«.

On ne sait pourquoi Sougey n'a pas retenu dans le cahier E l'allusion à Heine. Varnhagen lui avait remis au moment où il quitta Berlin une lettre d'introduction pour le poète. On pouvait se demander pourquoi cette lettre était restée entre les mains de Sougey, ce qui a permis de la publier dans sa biographie. Il en donnait la raison, mais près de trente années plus tard, dans son agenda le 12 décembre 1878 à propos de la mort de Dupont-White, père de Cécile Carnot (la veuve du président): »Il en est de lui comme de Henri Heine; pour moi je n'ai pu les rejoindre quand il était encore temps, et ils sont morts.« (Biogr. p. 579). Il s'exprimait encore plus nettement dans cette lettre du 27 juin 1849. Il ne se rendit à Paris qu'en 1855 et ne chercha plus à rencontrer le poète qui du reste mourut peu de temps après, le 17 février 1856.

Sougey mentionne Fournel à qui il écrirait, dit-il, s'il avait son adresse, et Varnhagen lui communique la lettre ainsi qu'il nous l'apprend dans sa réponse du 20 juillet 1849: »Ich habe Ihren Brief Hrn Fournel zu lesen gegeben, den ich deshalb aufgesucht; er . . . will Ihnen auch selbst schreiben.« L'indication était exacte: le 27 juillet 1849 Varnhagen transmettait à Sougey la lettre de Fournel du 25:

Berlin, 25 juillet 1849.

Mon cher Avisard

Cet excellent M. Varnhagen me communique une lettre de vous, d'après laquelle je vois trois choses plus terribles les unes que les autres pour le malheureux qui est en proie à votre destinée. 1°) Vous êtes à Tullins! ce nom de Tullins qui ne se présentait à votre esprit que dans un cauchemar! 2°) Vous ne savez qu'y faire, vous n'y trouvez pas un esprit à la portée du vôtre, vous y êtes seul – que dis-je! vous seriez encore fort heureux si vous ne sentiez que l'isolement mais Vous y êtes seul comme une perle dans le fumier. 3°) Vous ne me semblez pas disposé de corps ou d'esprit à vous tirer de cette bourbe. – Et c'est là mon cher, ce qu'il y a de plus affreux dans votre situation. Votre moral me paraît être bien malade; vous êtes affaissé, écrasé par le fardeau de la vie. Ne voulez-vous donc réellement rien faire pour Vous sortir de tant de malheurs? Vous êtes malade, je le veux bien, mais si Vous sentez où gît le mal ne pouvez-Vous faire que l'on Vous soulage un peu? Votre esprit est un gaillard que Vous ensevelissez tout vivant et voilà la cruauté ou la folie qui lui fait pousser ces cris de détresse. Pardieu ingambe comme il est, il n'a point tort; que ne le délivrez-vous et quelle joie infernale goûtez-vous à assister à sa torture? Vous êtes votre propre bourreau mon cher oui – quelque soit mon affection pour vos qualités et votre ronde configuration, je Vous le dis sans détour et sans délai: vous vous tuez vous-même. – Et savez-Vous de quelle arme vous vous servez pour vous faire beaucoup de mal? – Encore une vérité à Vous dire, les bons comptes font les bons amis. Vous vous servez de la plus funeste de toutes les armes: de la Vanité.

Peur vous avez de ne pas assez bien dire ce que Vous avouez avoir bien pensé.

Peur Vous avez de ne pas produire autant d'effet sur les autres que cette rare pensée en a produit sur vous.

Peur vous avez de n'être pas proclamé d'emblée homme vraiment extraordinaire.

Voilà l'obstacle qui Vous empêche d'aller de l'avant. Et tant de peur au point de vue où vous vous placez ne s'appelle plus »modeste hésitation« mais tout simplement Vanité, Vanité, Vanité. –

Je Vous vais dire une chose qui sera bonne pour Vous: si j'avais comme Vous un esprit pensif, réfléchisseur, actif toujours comme le mouvement de l'horloge, je me mettrais à faire un journal, un cahier de mes idées, pensées, etc – au bout d'une semaine il y aurait une bonne gerbe, au bout d'un mois une meule, au bout d'un an une moisson complète – On pourrait aux jours de famine intellectuelle ou philosophique porter cette bonne graine à la presse qui en ferait du pain pour tout le monde. – Ne Vous occupez, mon cher, que d'une chose, de vous-même; écrivez sans

savoir si Vous serez lu, écrivez comme l'oiseau chante, écrivez pour l'amour de Dieu! Écrivez bien ou mal. Mais ne cherchez pas Vos phrases, mais fuyez la méthode, le genre. Soyez comme vous-même et non comme Ballanche ou Baader ou je ne sais qui. Mais constatez Vous à Vos propres yeux, ce qui sera bien l'expression de Votre esprit sera bien ce qu'il faut. Le père Montaigne s'est ma foi bien occupé de ce qu'on penserait de lui à Paris! faites comme ce brave homme: endossez vos culottes et non celles des autres et si Vous voulez qu'on vous imprime un jour que ce soit bien vous qu'on lise et non pas vos réminiscences ou des phrases à la portée de tout ce qui écrit. Je Vous écris ces quelques lignes à la hâte, et en vous priant de les accepter avec toute l'indulgence que Vous avez toujours montrée pour un esprit aussi contemplatif que le mien. C'est du cœur que je vous parle. – A propos de contemplation, j'ai fait paraître à Paris une édition de mes poésies augmentées d'une 30aine de choses nouvelles. Je voudrais bien vous les envoyer, mais de Berlin à Tullins! – Et puis des poésies c'est traité en contrebande dans votre délicieuse petite ville. En tout cas, comme il se trouve des pièces que Vous avez vues (sic!) naitre, et qu'à ce titre Vous pourriez être curieux de savoir quelle figure elles font, voilà l'adresse de ces demoiselles: Jules Renouard et Cie, rue de Tournon 6.

Adieu mon cher ami, je pense souvent à Vous, à Rügen, à Swinemünde et ses bains, à Eckmeier et ses Steinbutten – C'était un tems joli – les punaises, vous en souvenez-vous? – hé? »imbécille«. – Revenons à la sagesse, travaillez pour vous-même – »Tire-toi du danger et Dieu t'aidera« – dit le proverbe. Surtout ne moisissez pas dans l'inaction – c'est mon vœu c'est mon unique vœu pour vous car de lui dépend toute votre vie. Je vous serre les mains en ami, et adieu

Ch. Fournel

En général Vous appliquez bien le mot sur l'idée. Vous êtes net et exact, quelquefois le mot est heureux et on pourrait vous envier la faculté que Vous avez de faire manœuvrer les mots les plus abstraits sans que l'esprit s'en fatigue et même en l'amusant beaucoup. Qui diable vous empêche d'agir. Vous avez tout ce qu'il vous faut. Seulement trêve à la vanité, elle vous fera mourir de chagrin. C'est un ami qui vous dit cela.

J'ai dans le tems reçu une lettre de Vous à laquelle je n'ai pas répondu, parce que je n'ai pas su où Vous adresser quelques mots. Mon adresse pour le cas où Vous voudriez m'écrire est Louisenstr. 64.

Sougey, qui a conservé la lettre d'envoi de Varnhagen, a égaré celle de Fournel comme il en a égaré plusieurs autres de cet ami, écrites ultérieurement. Celle-ci ne nous est connue que par une copie que Varnhagen a fait exécuter pour sa propre documentation, et sans le vouloir pour la nôtre. Le recueil auquel Fournel fait allusion parut à Berlin et à Paris sous le titre »Poésies« et comporte soixante et un poèmes et quelques traductions ou imitations. Fournel ne mérite pas l'oubli dans lequel il paraît avoir irrémédiablement sombré.¹⁵

Cette année 1849 aura été le point culminant de la correspondance Varnhagen-Sougey, avec trois lettres du premier et trois du second. La dernière est celle de Sougey du 15 novembre dont la version se présente sous une forme à peu de choses près identique dans l'original et la copie. Le texte destiné à Varnhagen comporte quatre grandes pages, grand format, écrites comme les autres lettres avec le plus grand soin, malheureusement sur un papier tellement mince que l'encre transparait d'une page à l'autre, mêlant recto et verso et rendant le texte en partie illisible. Il devait en être ainsi dès l'origine car Varnhagen a fait exécuter une copie qu'il a revue et corrigée. Il a

¹⁵ Sur Fournel, voir la notice dans Biogr. p. 550–556. Ses œuvres sont pratiquement introuvables. Certaines, dont les »Poésies«, figurent à Paris à la bibliothèque de l'Arsenal. Cf. Biogr. p. 552, note 201.

d'ailleurs laissé subsister une erreur de lecture du copiste qui écrit »nous nous trouvons« au lieu de »nous nous bornons« (p. 392, 1.2-3).

Le passage sur la distinction entre »Leichtigkeit« et »Leichtsinn« porté en note dans le cahier E et reproduit p. 393, figure en marge dans l'original. Varnhagen a écrit sur la copie avec une marque après »légèreté héréditaire« : »Voyez à la fin de la lettre.« Et sans doute devant la défaillance du copiste qui n'a su déchiffrer que les quatre premiers mots, il a recopié de sa main, lue correctement, la note en question. Encore une preuve de la sollicitude dont il entourait tout ce qui avait trait à son jeune ami. L'original a d'ailleurs édulcoré quelque peu la fin de ces lignes: le texte du cahier qui dit sur un ton un peu acerbe »l'ironie que l'on se plaît à échanger entre prétendus bons voisins« devient plus charitablement »à échanger entre voisins«.

La fin de la lettre est plus complète dans l'original. Sougey ajoute à la phrase terminale du cahier:

... et ne voir aucune importunité dans la demande que je vous fais de me rappeler à Melle Solmar, Mmes Meyer, Bettina d'Arnim et celle qu'une bizarrerie de mémoire me force d'appeler de son ancien nom de Zielinski. Mr de Bournay et moi lui renouvelons tous nos hommages.

Tullins ce 15 novembre 1849, par un temps fixe et superbe qui vous rappèlera (sic!) un usage de Rahel

Votre affectionné
Sougey-Avisard

Varnhagen rétablit dans l'original et la copie le nom Zielinski, défiguré par Sougey et par le copiste à sa suite. l'indication finale et l'allusion à Rahel rappelle que celle-ci avait coutume de donner au début de ses lettres un bref bulletin météorologique.

La lettre a été communiquée par Varnhagen à Fournel qui fait parvenir au destinataire, à propos du passage p. 393, 1.11-15, la remarque suivante (l'en-tête sur la provenance est naturellement de la main de Varnhagen):

Note de M. Ch. Fournel à la lettre de M. Sougey-Avisard du 15 Nov. 1849.

Il y a une phrase de la fin que je trouve trop obscure: »On se doute bien, dit-il, que si dans la condition du mariage quelqu'amitié peut dédommager l'homme sensé¹⁶ du détriment qu'il y rencontre; ce n'est en dernière instance que des héritiers qu'il se procréera dont il s'agit et non de lui serviteur abusé d'une impétueuse nature.«

Est-ce l'amitié des héritiers? mais le second membre de la phrase est inintelligible: et non (l'amitié) de lui, serviteur etc.

Je suppose qu'au lieu d'amitié, c'est intérêt qu'il aura voulu dire; cela correspondrait à une pensée de Schopenhauer, un de ses nombreux maîtres, qui dit que devant la femme que l'on aime, ce n'est point elle, ni soi-même à qui l'on pense, mais aux enfants qui résulteraient de la rencontre intime à quoi pousse la volonté.

A cette lettre pour laquelle il a pris tant de peine, Varnhagen n'a sans doute pas répondu. Ses quatre lettres à Sougey ainsi que la lettre à Heine sont les seules qui figurent dans les archives Sougey-Avisard, mais le silence de l'illustre correspondant s'explique mal. L'échange entre l'un et l'autre prend fin, et le cahier E réservé en grande partie aux lettres à Varnhagen est resté en blanc (deux pages sur un autre sujet sont de 1886). On n'en est que plus surpris de trouver dans un tout autre cahier, le cahier F, sur une belle page, avec l'indication du destinataire disposée solennellement

¹⁶ Le cahier E dit: sérieux.

sur quatre lignes: »A/Monsieur Warnhagen/der Ense/1859«,¹⁷ un projet de lettre (Biogr. p. 393-394).

Après un silence de dix années ce brusque réveil n'étonnerait pas de la part de Sougey, coutumier de ce genre de brusques retours, s'il n'avait déposé la plume au bout de quelques lignes sans donner de raison. Peut-être avait-il appris que ce tardif message n'atteindrait plus son illustre ami: il était mort le 20 octobre 1858.

La publication des documents en provenance de la collection Varnhagen est une occasion de communiquer trois lettres venues après la parution de la biographie de Sougey. L'une, la plus intéressante et la plus inattendue, datée du 3 mai 1840, est adressée par Sougey à Friedrich Thiersch. On connaissait les relations qu'il avait entretenues avec la famille de cet illustre personnage, avec August von Schaden, son gendre, avec un de ses fils, Heinrich Thiersch, avec sa fille surtout, Caroline von Schaden, avec qui il a correspondu pendant dix-huit ans, de 1854 à 1872. On connaissait même une lettre de Sougey au grand Thiersch lui-même du mois de mai 1854, écrite deux ans après la mort du gendre, toute vibrante d'émotion, sorte de chant funèbre à la mémoire de celui dont la disparition le laissa inconsolable. Il rappelle comme entrée en matière la visite qu'il fit à sa rentrée en France après le séjour fait à Erlangen en compagnie de Schaden précisément, et il parle de la »bienveillance« avec laquelle il fut accueilli. Thiersch a communiqué cette lettre de 1854 à sa fille en la chargeant de répondre, ce qu'elle a fait le 9 juin. »Mon père, écrit-elle, est bien touché de votre lettre, mais il est surchargé d'affaires, et ses filles lui servent souvent de secrétaires.«

La lettre qu'on lira plus loin est de six années antérieure, et il faut pour la bien comprendre la replacer dans le contexte historique, qui n'était plus en 1846 ce qu'il était en 1840. L'année avait été marquée par de graves tensions franco-allemandes. Herminie Sougey y fait allusion dans une lettre à son fils du 17 janvier 1841: »Je te parlais dans la dernière des dangers d'être en pays étranger si la guerre se déclarait, et il n'est pas dit que nous ne l'ayons pas. Pourquoi n'en dis-tu rien?« Cette précédente lettre ne nous est pas parvenue, mais nous avons la réponse à celle que nous venons de citer. Le 15 avril 1841 Sougey écrit sur le ton aigre et offensant qu'il a avec sa mère: »Tu t'indignais de ce que je n'avais dit mot de la guerre; ma lettre n'avait à tes yeux aucune valeur parce que je me taisais sur vos craintes puériles. Eh bien! maintenant il n'est plus question de guerre.«

Les craintes n'étaient pas si puériles qu'il dit, car on avait redouté le pire durant toute cette année 40, en particulier avec l'arrivée au pouvoir de Thiers le 1er mars et même après qu'il fut remplacé par Guizot le 20 octobre. Les divergences entre la politique française et anglaise sur les affaires d'Orient (la France soutenait Mehemet Ali contre le sultan) amena un rapprochement des anciennes puissances signataires de la Sainte Alliance (Russie, Prusse, Autriche) et de l'Angleterre, qui aboutit au traité de Londres du 15 juillet 1840. Il acheva de déchaîner en France une opinion déjà exacerbée. Louis-Philippe, il est vrai, était résolument hostile à toute aventure militaire, mais il risquait d'être dépassé par les événements, et les mesures prises par Thiers telle que la fortification de Paris et sa volonté déclarée de déchirer les traités de 1815, n'étaient pas de nature à calmer les esprits. Les puissances qui venaient de signer le traité de Londres

¹⁷ J'ai écrit dans la Biographie 1857. C'est à peu près sûrement 1859 qu'il faut lire.

appréhendaient quelque catastrophe à l'occasion du retour des cendres de l'empereur le 15 décembre 1840. Il ne fut marqué par aucun excès de violence, mais toute cette agitation souleva une vague d'enthousiasme guerrier qui déferla sur l'Allemagne, dirigée contre «l'ennemi héréditaire». La littérature nous a conservé le souvenir de cette flambée d'ardeur patriotique. Elle trouva Outre-Rhin en 1840 son expression dans le célèbre Rheinlied (Sie sollen ihn nicht haben/Den freien deutschen Rhein), œuvre de Nicolaus Becker (1809–1848), poète médiocre par ailleurs, dont ce chant est l'unique titre de gloire. Il enflamma le cœur de ses compatriotes, et il a même été mis en musique par soixante-dix fois, paraît-il. La réplique lui fut donnée en France par Musset en 1841 avec son poème «Nous l'avons eu votre Rhin allemand» qui exprimait le ressentiment d'une génération. Il faut dire que le généreux Lamartine faisait entendre, lui, des accents de conciliation et de fraternité avec sa Marseillaise de la Paix, cette paix qui avait été sauvée de justesse.

Où en était au juste Sougey? Il n'a pas cru, nous l'avons vu, au danger de guerre. Il écrit même à ses parents le 4 avril 1840: «Je sais en bon Français ce que je dois à mon pays, et c'est ce sentiment patriotique bien compris qui m'en retient éloigné parce qu'en ce moment ma vraie patrie c'est l'Allemagne.» La fin de la phrase est on ne peut plus claire mais ce qui précède est bien dans la manière d'Auguste, et on se demande ce que les parents ont pu penser de ce patriotisme qui ne pouvait fleurir que loin de la patrie. Pour l'instant donc sa vraie patrie c'est l'Allemagne, mais trois mois plus tard, jour pour jour, le 4 juillet 1840, il déclare: «Je raffole de nos Français depuis que je suis forcé de vivre avec ces grossiers et ennuyeux Allemands.» Il n'en est pas avec ses parents à une contradiction près, et ces déclarations qui s'excluent l'une l'autre sont visiblement le fruit de l'humeur d'un moment. Il s'agit surtout d'excuser ses longs séjours en Allemagne et de laisser entendre qu'il ne s'y attarde que par devoir et qu'il est donc bien à plaindre . . . La «grossièreté» et l'«ennui» qu'il dénonce n'ont en tout cas rien à voir avec la politique, et l'on pourrait croire Sougey indifférent à l'effervescence qui agitait l'une et l'autre nation, s'il n'y avait entre les deux lettres du 4 avril et du 4 juillet celle du 3 mai 1840 adressée à Thiersch: elle éclaire son auteur d'un jour tout nouveau.

Que s'était-il passé entre-temps?

En mars et avril 1840 le célèbre quotidien de l'époque, l'«Allgemeine Zeitung», avait publié dans ses suppléments, sous le titre «Deutsche Literatur und französische Kritik», une série d'articles qui prenaient comme point de départ une étude de Marmier intitulée «Revue littéraire de l'Allemagne», parue dans le «Revue des Deux Mondes». ¹⁸

¹⁸ Beilage zur Allgemeinen Zeitung N° 74, 14 mars 1840 (p. 586–587); – N° 75, 15 mars 1840 (p. 593–595); – N° 76, 16 mars 1840 (p. 601–603); – N° 77, 17 mars 1840 (p. 609–611): les quatre articles sous le titre «Deutsche Literatur und französische Kritik»; – N° 88, 28 mars 1840 (p. 697–698); – N° 97, 6 avril 1840 (p. 769–771); – N° 98, 7 avril 1840 (p. 777–778): les trois articles sous le titre «Marmier und die deutsche Literatur. I. Von den französischen Beurtheilungen deutscher Zustände überhaupt. II. Öffentliche Thätigkeit und öffentlicher Geist in Deutschland.» Un dernier article paru dans le n° 116 du 29 avril 1840, intitulé «Einiges zur Charakteristik des Hrn Xav. Marmier», est daté d'Iéna, avril 1840 (1810 est une faute d'impression) et signé B. O. L. Wolff. Notons que la polémique se poursuit après la lettre de Sougey. N° 140, 19 mai (p. 1113–1115); – N° 141, 20 mai (p. 1121–1123): «Über das politische und sociale Verhältniss zwischen Deutschland und Frankreich.» – Exemplaire à la Bibliothèque Nationale, Annexe de Versailles, cote G. 6022.

Xavier Marmier (1808–1892), écrivain fort apprécié en son temps, n'est pas complètement oublié aujourd'hui.¹⁹ Grand voyageur, polyglotte, auteur fécond, il est un des Français de sa génération à avoir le mieux connu l'Allemagne. Il en admirait la littérature, les paysages, les coutumes, il a traduit des textes de Goethe, Schiller, E. T. A. Hoffmann, et renseignait le public français par d'innombrables articles publiés dans d'importantes revues, dont la «Revue des Deux Mondes». Vulgarisateur de talent, Marmier fut élu à l'Académie le 15 mai 1870 au fauteuil de Pongerville.

L'explosion nationaliste ne semble pas l'avoir particulièrement ébranlé, mais dès 1840–41 l'avance de la Prusse l'inquiète lui aussi, et déjà en 1833 certaines informations de la presse allemande l'affligent et il écrit: «Cette pauvre France, comme on l'habille! comme on la représente chétive et sans ressources, ou couverte d'hommes armés, tremblante derrière ses forteresses, ou s'élançant au-delà des frontières.»²⁰

Les articles de l'«Allgemeine Zeitung» sont anonymes (on se demande pourquoi), mais Sougey avait fini par apprendre qu'ils étaient l'œuvre de Friedrich Thiersch, et il y a tout lieu de croire qu'il était bien informé. Thiersch s'est donné la peine – c'est même la matière des quatre premiers articles – de traduire celui de la «Revue des Deux Mondes». A propos de son auteur, Marmier, Eldon Kaye, l'éditeur de son «Journal», écrit qu'il «n'avait ni la science, ni la précision, ni la méthode qu'on exige aujourd'hui du critique ou de l'historien de la littérature».²¹ La plupart des travaux de la germanistique française de l'autre siècle, même lorsqu'ils veulent être admiratifs et pleins de bons sentiments, nous paraissent insuffisants à tous égards et même parfois irritants. On comprend que Thiersch ait pu être choqué par l'improvisation hâtive du feuilletonniste français, par son ton ironique, désinvolte, présomptueux, son allure cavalière et la frivolité de certains jugements.

Marmier part d'une citation de Wolfgang Menzel qui commence sa «Deutsche Litteratur» par ces mots: «Die Deutschen thun nicht viel, aber sie schreiben desto mehr», et l'on imagine la caricature que l'on peut élaborer à partir d'une pareille boutade. Le traducteur de son étude émaille le texte allemand de points d'exclamation indignés ou l'accompagne de notes qui surprennent parfois au moins autant que certaines opinions du chroniqueur parisien.²²

Tout cela ne tirerait pas à conséquence, et qui aurait pu prendre feu pour si peu? Mais la traduction est suivie de trois articles du 28 mars et des 6 et 7 avril: «Marmier und die deutsche Literatur» avec le sous-titre «Von den französischen Beurtheilungen

¹⁹ Voir la publication récente de son «Journal» (1848–1890), resté inédit, par Eldon KAYE, Genève 1968, 2 vol., avec des «Eléments d'une biographie» (p. I, p. 11–53) et une bibliographie (p. 54–56).

²⁰ Revue des Deux Mondes, 1833, IV, 221, cité par MONCHOUX, L'Allemagne devant les lettres françaises de 1814 à 1835, p. 159. Voir en particulier dans cet ouvrage p. 158–159.

²¹ Journal, t. I, p. 40.

²² Marmier ayant déclaré que l'ère des grands écrivains allemands (au nombre desquels il compte Novalis) était close avec la mort de Goethe, le traducteur fait cette étrange remarque: «Man kann nicht den kleinsten Artikel französischer Kritiker aus der romantischen Schule über Deutschland lesen, ohne unsern Hardenberg-Novalis genannt zu finden. Sollte der tief sinnige Heinrich von Ofterdingen, der in Deutschland selbst nur so wenig gelesen und verstanden wird, etwa in Frankreich ein grösseres Publicum haben? Oder zieht nur der Name Novalis an, der seltsam und geheimnisvoll klingt, fast wie Nostradamus?» (p. 586). Des remarques incongrues valent au littérateur français la rebuffade suivante qui sent déjà la polémique: «Um im Fache der Litteratur nur Eins zu erwähnen so liessen aus dem einzigen Jean Paul, obgleich er dem Baume der Erkenntniss nicht so nahe stand, sich zehn gedankenschwerere Rochefoucaulds und Labruyères ausscheiden, und Jean Paul bliebe noch immer überreich.» (p. 586).

deutscher Zustände überhaupt». Le ton change; on qualifie de »Thorheiten und Lächerlichkeiten« les propos de Marmier, et sont rejetés avec lui dans une même réprobation les Lerminier, les Saint-Marc-Girardin, les Victor Cousin. Et pour clore l'article du 28 mars, l'auteur courroucé dénonce »das Lied des gallischen Hahns«.

Du domaine de la littérature à celui de la politique le pas est vite franchi. Le collaborateur de la »Revue des Deux Mondes«, est-il dit, aurait pu trouver mieux encore que la boutade de Menzel pour illustrer ses propos ironiques et satiriques chez les transfuges Heine et Börne. Marmier avait brodé sur le thème »La France agit, l'Allemagne rêve«, et les articles du 6 et 7 avril répondent par un tableau complet de la puissance économique et de la force militaire de l'héroïque Allemagne. L'auteur, stratège improvisé, décrit déjà le mouvement des troupes en marche. Et puis Marmier ayant eu l'imprudenc d'ironiser sur le professeur Wolff²³ qui, après un court séjour à Paris avait publié un copieux livre »Briefe aus Paris«, se voit jeter à la face par cet autre polémiste, dans le numéro du 25 avril 1840, sa »französische Oberflächlichkeit und Falschheit«, et il réserve pour le divertissement de son lecteur quelques monstruosité cueillies dans les traductions du germaniste amateur.

Ces calembredaines méritaient-elles un pareil émoi, une réfutation en règle et un tel dérapage dans l'ordre politique? Non bien sûr; mais telle était l'atmosphère autour des années 1840. On est toutefois surpris de voir le grand Thiersch, le sage de la Bavière, donner dans la polémique et mêler sa voix au chœur des bardes échauffés. Il s'est trouvé dans ce vacarme une voix française pour lui répondre, celle d'un étudiant inconnu, âgé de vingt-quatre ans, notre Sougey-Avisard. Il ne prend pas la défense de Marmier qui n'avait été qu'un simple prétexte, mais celle de son pays. Emporté lui aussi par le souffle guerrier, il perd toute réserve, le prend de très haut avec l'éminent personnage auquel il s'adresse, et le plus étonnant est que celui-ci ait conservé le monument d'impertinence que voici:²⁴

Monsieur

Un Français qui malgré son âge, a su jusqu'ici, mieux que bien des vieillards, se préserver de l'exagération et du fanatisme; venant d'apprendre que vous étiez l'auteur des articles insérés dans »Gazette d'Augsbourg«, où à propos de Marmier l'on trouve tant d'énormités sur les Français, se permet de vous observer:

1°) Qu'il est complètement faux, qu'après la révolution de Juillet, notre nation ait craint de vous déclarer la guerre, intimidée, comme vous l'avez dit, par les souvenirs de 1814, 1815; Quiconque se trouvait en France en 1831, 1832, sait et sent fort bien, que les Français désiroient la guerre, aspiroient à déchirer les traités acceptés par des Bourbons, et l'auroient certainement fait, si les mesquins intérêts de la dynastie d'Orléans n'eussent prévalu sur ceux de la nation.

2°) Si vous vous étonnez quelque part, du rôle que la France semble vouloir revendiquer en Europe, et de l'influence qu'elle exerce en Allemagne après tous ses malheurs: c'est que vous avez toujours ignoré le fait le plus important de notre histoire moderne à savoir le schisme

²³ Il s'agit de Oskar Ludwig Bernhard Wolff (1799-1951) professeur à Iéna.

²⁴ Je dois des remerciements au R. P. Xavier Tilliette qui a découvert l'original à la Staatsbibliothek de Munich dans le fonds Thiersch et qui m'en a fait tenir une photocopie le 10 novembre 1975, après la parution de la Biographie. Le double de la lettre se trouve dans les archives Sougey, cahier B, p. 5-7 en commençant par la fin et en retournant le cahier. Je n'avais pas retenu ce document parce qu'il ne comportait ni date ni nom du destinataire et qu'il ne présentait de ce fait que peu d'intérêt. Le texte de la copie est absolument identique à celui de l'original, mais il comporte quelques lignes supplémentaires que l'on trouvera plus loin.

profond survenu entre le gouvernement et la nation ; après avoir abattu Napoléon, vous crûtes la France terrassée, vous vous êtes terriblement trompés!

3°) Aigris, mortifiés, par votre décadence politique, vous autres Allemands, ne parlez des Français qu'en termes injustes et indignes. Vous nous rapetissez, vous nous traitez de peureux, pour excuser votre léthargie, et faire taire votre crainte secrète.

Monsieur, je vous le dis avec sérénité, la nation française est encore aujourd'hui, comme jadis, son chevalier Bayard, une nation sans peur et sans reproches.

Votre dévoué serviteur Avisard
à Munich ce 3 de mai 1840
Monsieur Thiersch, professeur
à l'Université de Munich

Le fameux chevalier, qui fait partie de l'imagerie populaire, n'eût sans doute pas été à même, pas plus que le Grand Ferré, de provoquer un sursaut national chez les Français de 1840. Le rappel s'explique par les origines du héros, pur produit du Dauphiné comme l'auteur de la lettre.

Quoi qu'il en soit, celui-ci a payé ainsi, d'une manière assez inattendue, son tribut au déchaînement patriotique de l'époque, encore qu'il soit tempéré par le projet d'un additif, non moins surprenant, à la lettre. L'adresse porte en haut et à gauche un tampon de la poste avec l'indication »ROSENHEIM 7/5«, jour d'arrivée dans cette localité où la lettre avait été réexpédiée de Munich. Sougey devait être au courant du prochain départ de Thiersch, car il y fait allusion dans quelques lignes complémentaires qui figurent seulement dans le cahier B. Le texte du cahier prend fin après »sans peur et sans reproche«, et il est pourvu d'un paraphe nerveusement tracé, qui tient lieu de formule de congé et de signature. Mais Sougey ajoute, visiblement après coup, d'une écriture plus calme et plus régulière, le paragraphe qui suit d'une parfaite urbanité:

J'ai désiré vous dire un mot de ma gratitude, avant votre départ. Si vous daignez l'accueillir avec cette même complaisance dont vous m'honorâtes il y a huit jours, je ne pourrai que m'appaudir du gracieux hasard qui me fit rencontrer l'homme aimable dont je serai pour toujours

le respectueux
et dévoué serviteur

On ne sait si ce complément a été adressé à part ou à une date plus tardive, et s'il a donné lieu à une rencontre avec Thiersch, ou s'il n'a pas dépassé le stade d'une courtoise intention.

J'ai écrit en son temps que rien ne nous était parvenu du poète lyonnais Josephin Souлары et de Mme Ackermann (Biogr., p. 83), mais l'indication est en partie inexacte. Si effectivement rien n'a été apparemment conservé de la piétresse – a-t-elle seulement répondu aux différents messages de Sougey? – j'ai par contre trouvé dans ses archives deux lettres de Souлары dont je n'avais pas su identifier la signature lors de la publication de la correspondance.

Jean-Marie (dit Josephin) Souлары, descendant des Solari de Gènes qui importèrent en France l'industrie des velours brochés d'or, est né et mort à Lyon (1815–1891). Ses premiers vers publiés sous le nom de Souлары brigadier, remontent à l'époque où il était soldat. Sa carrière s'est déroulée dans les services de la préfecture à Lyon, et nous le trouvons, lorsqu'il correspond avec Sougey, bibliothécaire. Il est l'auteur d'une

quinzaine de recueils de vers et de deux comédies. A propos de Charles Fournel Amiel écrit: »Son groupe naturel est celui des Théophile Gautier, des Ressayier, des Souлары.« (Biogr. p. 556).

Amiel et Fournel ont conduit cette fois Sougey jusqu'au poète lyonnais. Il écrit à son ami de Genève le 1er janvier 1878 pour lui dire qu'il attendait, pour répondre à sa lettre, d'avoir reçu les deux exemplaires annoncés, et le 16 il ajoute: »Je vous informe que j'en adresserai un sans doute au poète Josephin Souлары.« (Biogr., p. 606). Il s'agit des »Essais dramatiques précédés d'une notice sur l'auteur« (Charles Fournel) qu'Amiel venait de publier. (Biogr. p. 556).

Sougey a effectivement fait parvenir à Souлары un exemplaire du livre de Fournel, et par la même occasion un autre livre (ou opuscule) d'un certain Lacroix, sans lettre d'envoi. Il se décide à lui écrire le 25 janvier 1878, et Souлары répond le 29:

Lyon, 29 janvier 1878

Monsieur,

Votre lettre du 25 de ce mois arrive très à propos me tirer d'incertitude. Je ne m'expliquais pas l'envoi, sans un mot d'avis, de deux volumes formant par leur réunion l'antithèse la plus réussie qui se puisse voir; l'un tout poésie, l'autre tout philosophie. Je supposais que ces livres, dans la pensée de leur expéditeur inconnu, étaient destinés à la Bibliothèque dont je suis conservateur, et j'allais, ma foi, les passer au catalogue, lorsque votre lettre est venue me révéler leur véritable destination.

Je vous remercie d'avoir pensé que je ne saurais être indifférent à l'hommage rendu par un ami des Lettres à la mémoire d'un poète aussi délicat que Charles Fournel, et je vous avoue que j'ai lu ce livre de ses poésies posthumes avec une grande émotion. Si j'avais à ma disposition, comme autrefois, le rez-de-chaussée d'un journal, je me ferais un véritable plaisir d'y installer un petit cippe commémoratif en l'honneur de ce mort aimé; du moins m'arrangerai-je pour que, d'une manière ou de l'autre, mes confrères de la presse lyonnaise lui consacrent quelques lignes sympathiques.

Quant à l'œuvre de Mr Lacroix, vous me voyez bien perplexe. Il est évident qu'il y a une formidable fermentation dans ce cerveau; est-ce du génie? est-ce de l'illuminisme? Il me semble bien qu'il y a un fil conducteur dans ce dédale vertigineux; mais ce fil conduit-il à la lumière ou à des ténèbres plus épaisses encore que celles où se débat la pensée humaine à la suite de ses guides séculaires?

Mr Lacroix habite Lyon; je le verrai, et si je puis lui être utile, coryez que je n'y manquerai pas. Un emploi à la bibliothèque serait bien ce qu'il faudrait à cet esprit contemplatif; malheureusement, il n'en est pas de vacant en ce moment; mais on peut trouver ailleurs, et je chercherai. J'ai son adresse; je vais le prier de passer auprès de moi.

Merci, cher Monsieur, pour votre bon souvenir et toutes vos amabilités; n'aurai-je pas quelque jour l'occasion de vous serrer la main?

Bien à vous très cordialement
Jin Souлары

Nous connaissons bien Fournel, mais qui était Lacroix? Lacroix, prénommé Félix, originaire de Tullins, est cité à diverses reprises dans la correspondance de Sougey. Il écrit à sa mère le 1er janvier 1833 et lui demande de souhaiter la bonne année à différentes personnes, entre autres à Félix. (Biogr., p. 96). Le 6 janvier 1841 il s'informe dans un post-scriptum: »que fait Lacroix« (p. 143). La mère répond le 17 janvier: »Félix Lacroix a renoncé à la médecine trouvant que les frais surpassaient leurs ressources, ou peut-être n'avait-il pas pu avoir ses grades à Paris. Il est ici et te fait

ses amitiés» (p. 146). Le 18 octobre 1845 elle mande enfin à son fils: »Félix est à Paris. Le tonnerre a passé si près de lui qu'il lui a brûlé son pantalon, mais il n'a pas de mal« (p. 189). Nous n'entendons plus parler de ce personnage pendant plus de trente ans, et nous avons enfin une lettre que l'on peut dater de 1877 de Sougey à Lacroix. Il est difficile d'expliquer pourquoi l'original, qui a été plié en quatre, donc expédié, se trouve dans les archives Sougey. Elle est tout entière relative au livre adressé à Soulyard en janvier 1878:

Mon cher Lacroix,

Je t'adresse par Buisson quelques lettres que tu voudras bien faire tenir aux destinataires et notamment le mémoire de ton imprimeur auquel tu dois plus que je ne supposais.

J'ai ces derniers jours écrit à ton intention à l'abbé Bertrand que la marotte philosophique et son aisance m'ont fait prendre en considération, puis à Joseph Picat avec force insistance pour qu'il récidive ses preuves de générosité et enfin au vieux de Bressieu qui a été cause que les Barmails ont pris connaissance de ton opuscule.

J'attends que l'abbé Martin qui apprécie fort intelligemment ton écrit donne suite à la velléité que je lui ai fait naître par mon récit de ta situation en te cherchant quelque secours et je ne désespère pas que M. de Bressieu par lui-même ou ses relations ne te serve à quelque chose.

J'attends des nouvelles de St Etienne et les provoquerai au besoin car sous la forme verticale ton manuscrit philosophique ne sera accessible qu'à très peu d'esprits et à force de temps. Il reste fâcheux que tu n'aies rien fait de plus pour empêcher l'intrusion de tes esprits dans ta théorie où rien n'en légitime la notion puisque tu ne t'étais pas de la donnée traditionnelle que l'on trouve dans les Ecritures.

C'est même le regret que tu as exprimé à Bergas de l'avoir trop entretenu de ce que tu nommes des bagatelles auprès de ton évocation des Esprits, qui lui a paru suspect, ce qui n'empêche pas qu'il te faut le revoir. J'ai aussi adressé à l'abbé Bertrand en lui écrivant ton volume et je compte un peu sur lui puisqu'il a l'ambition philosophique et qu'il est riche.

Je reçois à l'instant ta lettre et à cause des frais de logement tu feras bien de revenir ici où on te casera en attendant mieux. Je me vais adresser ce soir à Mr Perret.

Prends la peine d'aller chez Gayme lui dire que je compte en finir par Thomé vis à vis des Coussiers qui payeraient auquel cas je pense avoir en banque sur production officielle de ma vente. Au reste j'irai à Grenoble vers mardi prochain pour divers renseignements.

Il y a ici un prêtre qui t'a lu avec intelligence et je compte aussi sur la recommandation de M. de Bressieu dont j'irai m'assurer ce soir.

Adieu et courage
Sougey – Avisard

Va voir ton imprimeur qui t'a envoyé sa facture laquelle dépasse la somme annoncée.

Enfin je viens d'écrire à l'académicien St René Taillandier que je connais et auprès duquel j'insisterai.

Sougey a conservé de Lacroix une longue lettre datée de Turin et du 29 octobre 1883. Il écrit en particulier:

Je prévois déjà que je ne pourrai pas rester ici, et que je serai trop gêné pour pouvoir écrire avec la tranquillité (sic!) indispensable; il sera donc nécessaire que j'aille à Tullins aux premiers beaux jours, tout coûte trop ici, et je ne pourrai pas écrire comme je l'espérais.

Mais il y a une autre raison qui est déterminante. J'ai la pensée très lente, je le sais depuis longtemps, en outre les objets qui m'occupent exigent (sic!) des réflexions prolongées. – Quoiqu'il en soit, j'ai fini par conclure qu'au moyen de quelques modifications pratiques et sans graves inconvénients théoriques il est possible de réaliser mon projet de machine électrique d'une façon bien moins coûteuse que je ne l'ai cru pendant longtemps, à ce point que je croyais

3000 f indispensables et qu'actuellement je suis sur le point de pouvoir la réaliser avec 800 à 1000 f. dans de bonnes conditions. – Cette perspective m'oblige à retourner à Tullins pour entreprendre de me les procurer.

L'auteur de l'opuscule philosophique dont il est question dans la lettre de Souлары et de Sougey était aussi, on le voit, physicien à ses heures. La Bibliothèque Nationale conserve de lui une brochure intitulée «Essai sur l'induction électrique» (45 p.), parue à Grenoble en 1864 (cote R. 40.291).

Quand Sougey écrit dans sa lettre à Lacroix qu'il «insistera» auprès de Saint-René Taillandier, il veut sans doute dire qu'il essaiera d'obtenir par son intermédiaire une subvention pour régler l'imprimeur. Le livre de Lacroix avait en effet déjà paru, car Sougey note dans son agenda le 9 février 1877: «Lu un article de Sepp de Munich à qui j'adresserai l'opuscule de Lacroix.» Quelques jours après, le 17 février, il note de même: «J'écris à Saint-René Taillandier en envoyant un exemplaire du discours.» Ce «discours» est l'opuscule de Lacroix (il l'intitule lui-même ainsi) expédié le 17, encore que l'accusé de réception, daté de Paris, soit du 19 février. Le nom de Lacroix n'est pas prononcé pas plus que le titre du livre, mais il s'agit toujours du texte qui fait l'objet de différentes démarches. Sougey n'a pas eu beaucoup de succès auprès de Taillandier. Souлары est mesuré dans son jugement alors que l'académicien est d'une extrême violence. Il ne connaît rien «de plus faux, de plus illogique, de plus ténébreux» et il parle de «folie, galimatias, amphigouri». (Biogr., p. 535).

Ni Saint-René Taillandier, ni Souлары, ni Sougey n'indiquent le titre de cet écrit qui ne paraît pas avoir laissé beaucoup de traces. Il ne figurait pas même dans la bibliothèque de Sougey, mais l'académie de Lyon (Palais Saint Jean, 4 avenue Adolphe Max) en possède un exemplaire (cote M. 50.381). La première page porte l'indication: «Discours sur l'origine et la nature des choses», par Félix Lacroix, Grenoble 1876. L'opuscule, in 12°, 13 × 20, comporte 64 pages. La dernière redonne le nom de l'auteur, Lacroix (Félix), son origine, Tullins (Isère), et au bas, en petits caractères, le lieu de réalisation: Grenoble, imp. Dauphin et Dupont.

L'auteur est visiblement un être fruste, un original, un autodidacte qui ne se rattache à aucune école. Il parle une fois de philosophie grecque dont il a peut-être quelques notions, mais on ignore ses lectures. Il ne cite aucun livre, pas même la Bible. Il est en marge des courants de pensée de son époque. Il a ses idées à lui sur les grands problèmes qui se posent à l'esprit humain, et il les résout à sa façon.

Son écrit n'est pas composé, ou à peine. Il le présente au surplus comme le fragment d'un développement plus vaste qu'il n'aura jamais, dit-il, la possibilité de faire paraître, mais il le tient à la disposition de lecteurs éventuels. Il ne leur facilite pas la tâche, car outre l'obscurité inhérente à ses idées qu'il suggère plus qu'il ne les explicite, son style lourd, embarrassé, maladroit, sa grammaire et jusqu'à sa ponctuation, déroutent. Le verbe «pouvoir» n'est jamais employé seul mais toujours sous une forme double: «on ne peut pouvoir». Il multiplie les «nous allons alléguer», et nombre d'alinéas sont introduits par des «Nous discourrons: que . . .», «Nous allons disourir: Que . . .» dont Saint-René Taillandier s'est tellement offusqué.

Ceci dit, l'académicien n'a pas vu, ou n'a pas voulu voir que ce maladroit, ignorant l'art de bien écrire et de penser clairement, avait le sens de la spéculation. Les pages arides, ingrates, difficilement pénétrables peut-être, ne manquent pas, et l'on se perd dans certaines divagations cosmogoniques compliquées et confuses. Le jugement de

Sougey est équitable. Le livre ne sera accessible qu'à très peu de lecteurs et à force de temps, et »l'intrusion d'Esprits« dans l'idéologie de son ami lui paraît peu opportune: c'est effectivement la notion la plus extravagante de l'exposé. Mais il reste que certains aperçus dénotent une originalité, une acuité de pensée et une profondeur incontestables.²⁵ Le seul penseur avec lequel on pourrait comparer Lacroix serait peut-être Karl Heinrich von Gleichen, l'auteur des »Metaphysischen Kezereien oder Versuche über die verborgensten Gegenstände der Weltweisheit und ihre Grundursachen«, ouvrage publié dans l'anonymat en 1791.

Il faut croire que Sougey avait de l'amitié pour Lacroix et qu'il estimait son travail puisqu'il ne s'est pas laissé décourager par l'éreintement de l'intransigent critique qu'était Taillandier, et il a dû s'expliquer auprès de lui car il lui écrit – il a du moins l'intention de le faire – encore trois fois durant l'automne 1877. Il note dans son agenda le 24 octobre »St René Taillandier à lui écrire«; le 28 novembre: »il me faut écrire à St René Taillandier«, et enfin le 1er décembre, mais il s'agit de tout autre chose que de l'opuscule de Lacroix: »J'écris à St René Taillandier une longue lettre relative à mon projet linguistique.« Rien ne nous est parvenu de cette correspondance. Ce qui est certain c'est que Sougey n'a pas changé d'avis sur le livre de son ami puisqu'en décembre 1877–janvier 1878 il le juge digne d'en faire hommage à Soulary.

Sougey note dans son agenda le 3 juin 1879 qu'il lui faut écrire entre autres personnes au poète lyonnais (Biogr., p. 327, note). Il lui écrit en tout cas fin décembre 1880–début 1881, car Soulary accuse réception le 6 janvier:

Lyon, 6 janvier 1881

Monsieur,

Votre lettre m'est une joie; elle ressuscite à ma pensée une physionomie qui m'était particulièrement sympathique. Je ne vous gronderai pas d'être resté si longtemps sans me donner signe de vie; car j'aurais moi-même à m'excuser de paresse en trop de circonstances, et j'ai pris le parti d'aimer mes amis jusque dans leur silence, afin de m'attirer la même indulgence de leur part.

Je ne sais à quels signes vous croyez reconnaître que ma position s'est fortifiée et mon crédit accru depuis que nous ne nous sommes vus. Si nos administrateurs laissent le bibliothécaire tranquille à son poste, il n'est pas douteux que le poète plaide un peu pour le bibliothécaire, et peut-être s'est-on fait à cette idée, assez juste d'ailleurs, qu'un poète n'est dangereux que lorsqu'il force les gens à lire ses vers, ce qui n'est pas mon tort, Dieu merci. A part cela que rien n'est changé dans ma situation, tout peut changer d'un moment à l'autre. Les élections prochaines feront peut-être arriver à la tête des affaires municipales des hommes essentiellement pratiques, et vous savez ce que cela signifie dans la langue des impatients. Ceux-là chassent les poètes, sans même les couronner de roses, comme des inutiles et des parasites. Au fait, ils ont peut-être raison; du moment que les privilèges sont abolis, pourquoi faire exception en faveur de l'esprit, ce privilège énorme entre tous?

²⁵ Il écrit, pour donner un seul exemple: »La matière procède de l'attraction. Par l'attraction, deux atomes ou un plus grand nombre avaient pu pouvoir se sentir, se trouver, pouvoir s'unir, se combiner en une seule et même individualité distincte; ils étaient devenus: matériels Inversement, l'Être immatériel procède de la répulsion. Par la répulsion, les atomes avaient aussi pu pouvoir se fuir, refuser le contact, qui est la combinaison, pouvoir conserver leur indépendance primitive atomique éternelle; ils étaient devenus: immatériels« (p. 34). »La puissance de la matière est continue, s'exerce même à l'état de repos; au contraire, la puissance de l'éther est absolument nulle à l'état de repos, ne s'exerce que par le mouvement. – En outre: la matière peut pouvoir causer le mouvement par sa puissance propre, se servir à elle-même de point d'appui; au contraire, l'éther ne peut pouvoir causer le mouvement qu'avec le concours de la matière, base ou point d'appui indispensable de ce mouvement; car l'éther est de point d'appui insuffisant, parce que sa masse n'est qu'infiniment petite« (37).

Lorsque vos affaires vous amèneront à Lyon, venez donc me serrer la main en passant; il me sera bien agréable de m'entretenir avec vous. – S'écrire est bien; se parler est mieux.

En attendant le plaisir de vous voir, je vous offre tous mes vœux de santé et de contentement pour l'année fatidique dans laquelle nous entrons.

Bien à vous
Jhin Soulary

On ignore si la correspondance a été poursuivie. Au verso du projet de lettre à Blanc de Saint-Bonnet (Biogr., p. 528–529) Sougey fait mention de la mort du philosophe (8 juin 1880), et il ajoute quelques années plus tard: «... en 1888 j'ai à noter que mes rares mais intéressantes relations sont à nouveau réduites par la mort de Josephin Soulary.» La note s'explique mal: Soulary est mort deux ans après Sougey, le 28 mars 1891.²⁶

Post-Scriptum du Directeur de «Francia»

Eugène Susini nous a quittés. Ce grand germaniste qui a connu aussi bien Vienne que Berlin et Munich, avait donné à l'Institut Historique Allemand cette étonnante correspondance d'Auguste Sougey-Avisard (parue dans le premier «Beiheft» de notre Francia, en 1972), révélant l'Allemagne catholique et romantique dans les vues d'un Français amoureux et déçu de ce pays. Le «portrait» de cet homme que E. S. faisait précéder à la correspondance est une introduction magistrale dans un personnage qui n'a jamais réussi à créer mais qui était comme un miroir du romantisme dont il vivait les échecs.

Nous étions heureux quand l'auteur nous a offert un complément à son livre pour Francia. Le voilà qui est devenu, pour nous, l'occasion d'un dernier hommage à cet homme – infiniment cultivé, perspicace et souriant – que nous avons eu le privilège de connaître et d'aimer.

K. F. Werner

²⁶ J. J. Anstett m'a fait remarquer que Soulary, malade, fit des séjours à Alger en vue de rétablir sa santé à partir d'octobre 1888. Sa disparition du territoire métropolitain a pu faire croire à son décès.